

Colloque Convergencia Paris Juin 2013 : « L'a politique du désir ».

F. Nathan-Murat pour Dimensions de la Psychanalyse

Dans toute science, l'ordre désigne l'enchaînement rationnel progressif et ordonné des démonstrations, qui constituent sa méthode selon son mode.

« La science politique, considérant les parties et les principes constitutifs de la cité définira le concept susceptible de rendre compte : de ces parties dont elle est faite, de ce à quoi elle se trouve soumise, et les processus qu'elle même met en jeu. » énonce le Docteur Saint Thomas d'Aquin.

La science psychanalytique considérant les diversités topiques et les principes constitutifs de tous « su j'ai » définira le sinthôme susceptible de rendre compte du nouage topologique de ses topiques, celle de son pathos inconscient, celle de son logos moïque, celle de son ethos sociétal, comme de ce à quoi il se trouve aliéné dans les processus dynamiques transférentiels qu'elle met en jeu.

La politique comme la psychanalyse ne pourraient s'aborder que d'un double point de vue : spéculatif, analytique, théorique, scientifique et pratique, synthétique, récursif, artistique, du fait même que la société humaine comme les subjectivités qui la composent, sont à la fois faits de nature et faits de volonté.

Pourtant ce dont la psychanalyse vient à témoigner c'est que la subjectivité humaine, qui ne trouve à s'étayer que de lien sociaux et surtout à considérer du point de vue de ses désirs inconscients, qui la font s'attacher à un objet insaisissable, cause d'elle-même, qui s'offre comme un plus de jouir qui aussitôt se perd. Son irrationalité légendaire déjoue tous les calculs probabilitaires de son retour, voué à la contingence. Pourtant le nécessaire s'éclaire de ses causes et toute connaissance vraiment causale est scientifique par définition. Les parties ne pouvant que se soumettre au tout et le tout se trouvant soumis aux parties, avec notre bête humaine la partie prend curieuse tournure, l'objet cause de son désir se réduit aux métonymies fétichisées ou phobiques de lui-même, le causant constamment symptôme, manque à être dans ses fantasmes à se saisir métaphore. Ainsi ne cesse-t-il d'ajouter aux métamorphoses de sa biologie, les métamorphoses de son intellect.

Politique et psychanalyse ni ne sont des sciences, ni ne sont pas des sciences, pas plus qu'elles ne sont ni des arts, ni pas des arts.

Pas plus n'y a-t-il d'univers hors langage, pas plus n'y a-t-il d'univers de discours, puisque leur ronde ne peut trouver à se clore que sur le dire de l'inconscient et du manque à être de son sujet.

Si la politique doit s'occuper de tous, pris en masse, la psychanalyse se penche sur le un par un, d'un un qui se révèle vite un du multiple, un de la multitude.

Du fait même de l'unarité de la parole, il est clair qu'un seul homme ne peut assurer les moyens nécessaires à sa vie. Déjà qu'abandonné il ne parvient pas à assurer l'existence de sa survie, de ses besoins biologiques, qu'advierait-il sans amour et plus encore sans lien social ?

Car le couple et la famille de la génération, voire le parler village n'y suffit pas, il faudra partager le feu. Dès lors la cité déploie la multiplicité de ses savoir faire,

ouvrant à la division du travail d'une multitude de corps intermédiaires, tous subsidiaires les uns des autres, intimant à la solidarité, dans la visée de la communauté civile, aujourd'hui mondialisée.

Le bien de l'espèce peut-il être moindre que le bien de quelques uns ?

Pourtant, là où règne la famine ou seulement la faim, on n'y songe même plus, réduit à l'existence du quotidien. Là où sévit les totalitarismes, on vit l'effroi des univers sans parole. Le bien commun de l'homme c'est la socialité, sans qui il ne pourrait pas ne pas vivre, sans qui il ne pourrait pas ne pas être. Une seule parole, où chacun reçoit sous sa forme inversée, la réponse d'après coup à la précipitation évanescence des projections où il s'anticipe de ses introjections passées.

Pas de sujet sans Autre, pas de sujet sans autre. Pas d'être sans cité. Pas de cité sans politique, par essence. L'homme ne peut se débarrasser de sa nature sociale, bien sûr ça n'est pas une nécessité absolue et nos sociétés se complaisent à livrer bon nombre à l'esseulement, mais c'est une nécessité conditionnelle, qui fait que chacun au fond de lui-même veuille tout bêtement ce qui le conserve et mieux l'émancipe. Bien sûr l'homme naît débiteur au regard de ceux qui l'ont nourri puis éduqué, mais plus encore à l'endroit du langage, qui l'oblige plus encore au respect de l'autre, que la piété filiale ou la vertu patriotique.

« Une société est un ensemble d'hommes réunis pour réaliser et perfectionner quelque chose en commun. » énonce Saint Thomas, mais si la fin est de parvenir à Dieu, alors il ne s'agit sûrement pas que la cité s'en tienne à rendre accessible les seuls biens nécessaires à la conservation de l'existence, puisqu'elle se doit de favoriser que fleurissent tous les univers de langage que les singularités ne peuvent qu'éternellement subvertir. La paix œdipienne de l'analysant, comme la paix sociale du citoyen se doit donc surtout de ne pas craindre que des pensées se fassent entendre du fond de l'abîme. La vie, la parole, la sexualité sont intellectuelles. Le Moi ne peut jamais être autonome, au mieux peut-il être émancipé.

En politique comme en psychanalyse il s'agit bien de commencer par lire, c'est à dire de découper jusqu'aux réalités simples et indivisibles, le vécu de la subjectivité ou de la société, en observant le mode de son développement depuis son origine.

Ensuite la déduction synthétique aura vocation à en réécrire les effets afin qu'ils puissent rétroagir sur leurs causes.

Pour résoudre le pourquoi de la société, différencions les quatre causes enchevêtrées structure. Côté cause matérielle, de quoi c'est fait, de ses membres. Mais si la nature humaine est et demeure politique par essence, la société s'avère une condition existentielle qui s'impose et impose à l'homme une finitude, au delà de sa biologie.

Si le politique est originairement consubstantiel à la société, la politique en tant qu'activité indéfinie et concrète est seconde par rapport à la société, sa matière.

Fait de nature, la société ne se conçoit que façonnée d'histoires humaines et des jugements d'après coup de l'histoire, sur ce qu'il en allait des pères et des générations.

Côté cause efficiente, sous l'effet de quoi tient la société ? A priori, police, tribunal,

prison sont les moyens coercitifs de l'Etat. Pourtant celui-ci est supposé relever d'une disposition raisonnable et permanente de chacun, qui ne peut pas ne pas vouloir se plier à l'autorité du bien commun, garantie par la loi civile. Là est la charge exécutive du politique, du gouvernement, qui maintient la cohésion au présent. Et l'on peut s'inquiéter quand l'Etat partageant avec eux la seule visée, l'argent et la seule clef, le secret, laisse agir en toute impunité les criminels mafieux en col blanc.

La cause formelle est supposée condenser l'ensemble des rapports externes ou internes qui la constituent comme tout. Mais le lien social complexe et inépuisable évoque plutôt l'ordre spécial qui détermine l'agencement organique des rapports dans la cité. Le pouvoir législatif établit donc le futur antérieur, ce temps proprement humain en fixant les lois de l'avenir, qui projettent les leçons du passé. Mais à prétendre tendre vers un but unique, le bien commun implique donc la connaissance préalable de sa raison finale. Quelle est sa fin ?

Seule la vie en société permet à l'espèce humaine de se perfectionner, matériellement, intellectuellement, moralement. La politique dont la cause finale s'avère l'émancipation du citoyen et donc l'éducation des masses, peut ainsi tirer profit des conclusions de la pratique de la psychanalyse. Elle qui œuvre dans le un du multiple, peut témoigner de la nécessaire levée de la méconnaissance où les demandes de reconnaissance entravent le sujet à reconnaître et soutenir son désir. Elle peut dire pourquoi la levée de la méprise du sujet supposé savoir ouvre à la parole en lui restituant son imprédictivité, comme sa récursivité. Elle peut éclairer l'instance de la lettre dans l'inconscient, qui ne réclame aucun Autre consistant, le mort y suffit. Freud nous a montré combien l'effigie du meneur suffisait à enflammer les foules en faisant de cet objet commun des identifications semblables.

L'émancipation de l'analysant comme du citoyen réclame des silences sans supposition, des sentiers sans soucis.

Tel est la raison de l'analyste, qui n'est pas là pour dire les fondements et les fins du désir de l'analysant, mais l'accompagner pour en lire les entraves et les ressorts.

L'analyste garantit que la raison formelle de la cure, dialectiser la lecture de la lie du lit qui l'entrave à pouvoir écrire autrement, ne sera pas perdue.

Tel est la raison de l'Etat, qui n'est pas de fixer les fondements et les fins de l'ordre social, mais de les soutenir assez pour maintenir la cité dans sa voie naturelle qui est de s'y conformer, puisque quoi qu'il en soit le bien individuel est naturellement noué au bien commun, l' a propriété de la langue. L'Etat doit garantir que la cohésion du lien social, la liberté de pouvoir parler ne sera pas perdue.

C'est sans doute là, la raison qui fit tomber Nicolas Sarkozy et gagner le faux mage de Hollande.

La société résulte d'une nécessaire condition causale, qui réclame à l'intellect d'assurer les libertés au sein des volontés.

Si la communauté matérielle est un fait de nature, les lois sociologiques et les lois économiques dérivent de la nature morale des hommes comme de l'Etat.

L'efficacité sociétale oblige à ne pas désespérer ses membres en les contraignant à une servitude volontaire à l'inégalité et à l'injustice. Car sa cause formelle exige

naturellement que les rapports individu-société soient régis par un principe de totalité et là il faut savoir choisir entre « Travail, Famille, Patrie » à la mode marino-sarkoziste ou « Liberté, Égalité, Fraternité » puisque de l'Etat à la république, le bien commun n'est plus le même. Le principe de subsidiarité se devant de régir les communautés humaine dans leur rapport à l'état quel qu'il soit, quoi qu'il en soit. La cause finale est propre à la psychanalyse comme à la politique, puisqu'elle se confond éthique du désir, soit la reconnaissance de notre étrangeté à nous-même, dans ce qui noue nos rapports aux autres nous-mêmes. L'une et l'autre ont le devoir de causer de ce qui cause. La science politique et sociale qui est première en raison de l'objet dont elle s'occupe, ne peut se passer de sa dernière acquisition, la science psychanalytique, en raison du singulier insaisissable objet qu'elle révèle comme inhérent à l'homme sociétal qui se façonne du langage qui le façonne. C'est dans les modalités même des quatre discours tels que les révèle la psychanalyse que se joue l'éthique individuelle, l'économie sociale et la politique sociétale. Politique et Psychanalyse se révèlent donc architectoniques des autres sciences.

Dès lors se doit d'être visé un organon de la psychanalyse, comme de la politique, une topologie des nœuds, afin de dresser la théorie générale, la plus complète et rigoureuse possible, qui se formulera au ras de l'expérience.

Mais parce qu'ils constituent aussi des faits de volontés conscientes et des faits de désirs inconscients, la science politique, comme la science analytique, ne sauraient se contenter d'étudier leur objet, puisqu'il leur faut aussi expliquer par quels moyens elles comptent accéder à leurs fins, soit à la valorisation du bien commun le lent gage. La méthode n'est plus à la science mais à un art qui relève à mon sens du Pharmakon. Dans sa version mythique, il s'agit de celui, qui désigné, accablé et chargé de tous les méfaits de la cité, purifiera celle-ci, par les volutes de sa crémation, de son holocauste, hors de ses enceintes. Bouc émissaire Réel, bien sûr cela fait froid dans le dos, mais si l'on s'en rapporte à une valeur symbolique, cela procéderait davantage du tri sélectif des ordures à éliminer, ou plus banalement du tri des jouissances, de toutes celles qu'il ne faudrait pas si il n'y avait que celles là, afin de les retourner et de jouir sur l'échelle renversée du désir.

Quand l'exigence éthique n'affecte plus la subjectivité, le pathos prend le pas sur le logos et l'ethos du désir ne tient plus. Quand l'exigence éthique n'affecte plus l'Etat, le totalitarisme de la technocratie détruit l'organisation sociale de sa démagogie.

« On ne possède vraiment la science parfaite des choses pratiques, que lorsqu'on les connaît comme pratiques » rappelle notre bon Docteur d'Aquin.

Après l'étude des finalités de l'organisation subjective, comme de l'organisation sociale, pour saisir les moyens de réalisation comme de conservation, « il est nécessaire en toute science pratique de procéder synthétiquement, c'est à dire d'appliquer les principes universels et simples aux êtres particuliers dans lesquels se réalise l'action. » énonce Saint Thomas.

Les sciences et la religion prennent la nature pour modèle de perfection, au risque

même de détruire la parole des mythes. Et puisque la politique a vocation à participer à l'organisation sociétale, dont elle étudie l'ordre social, tout comme la psychanalyse a vocation à participer à la reconstruction de la subjectivité, qui s'offre à s'étudier les chaînes signifiantes, j'opterais donc pour une approche mythique.

L'homme est un animal politique, énonçait déjà Aristote.

Et nous voilà de suite amenés à fantasmer les magnificences de la prestance de notre animal politique, dans les majestueuses parades qu'il déploie pour nous fasciner de sa verve. Il est si bon de brûler les feux de la rampe, en ayant les deux pieds sur cette terre, notre glaise, le nez au vent de l'air inspiré, avant que la pluie diluvienne des fausses idées qu'on se fait de soi n'engloutissent nos flammes.

Pourtant cette envolée d'Aristote vient conclure l'examen de la formation des couples, des familles, des villages et enfin de la cité, comme fait de nature.

Je préfère donc pour ma part surtout entendre dans son énoncé la prématurité fondamentale de toute « n'ai sens » de subjectivité, comme la vulnérabilité constitutive de toute horde primitive, puisque toutes deux obligent le petit « d'homme » à la socialité.

Car ni l'un ni l'autre ne peuvent vivre dans la méconnaissance de la reconnaissance dont ils ont besoin pour donner sens à cette vie qui leur tombe dessus. Contraint de résoudre les besoins de leur biologie corporelle, comme ceux de leur subjectivité incorporelle, force leur est de s'obliger à interroger les biens communs qu'ils partagent pour s'émanciper des nécessités de leurs communs besoins.

Prématuré de nature le n'homme ne peut pas ne pas vivre en compagnie de ses semblables, dans le tournoiement du lent gage qui le cuit à petit feu. Pas étonnant que la cuisson le rende déraisonnable, au point de lui faire croire qu'il serait libre d'échapper à son bouillon de culture, tant il se sent de volonté à s'extraire d'il ne sait quelle marmite. Pourra-t-il se contenter de livrer tous les tourments des cogitations qui l'animent au seul examen de sa méditation ?

Rien à faire, d'emblée notre animal est politique et il lui faudra bien en passer d'abord par la demande, s'il souhaite un tant soit peu accéder à ses désirs.

C'est qu'il aimerait tant, l'animal, s'affranchir des civilités du langage et de toute sa linguistique en dénonçant que le mensonge n'engage que ceux qui y croient, en se dédouanant de jouer des paradoxes pour mieux mystifier la vérité de son acte de parole. Eh quoi pourquoi ne pourrait-il s'arroger tous les droits, puisqu'il ne se reconnaît aucun devoir ? Pourquoi s'encombrerait-il de la seule loi humaine, notre seul vrai bien commun, puisqu'il se moque sans complexe de se conduire en barbare ?

La vie sociétale n'est pas viable sans une éthique de la parole dont les panaches s'intiment en nous comme des ordres. Et les promesses, propre acte de parole, échappent à tous les calculs, puisqu'elles ne se réfèrent qu'à l'acte de leur propre énonciation, témoignant de la récursivité propre à la parole.

Pas d'émancipation sans prise en compte du lien à l'Autre, ni du lien à l'autre.

Cette prématurité constituante fait des subjectivités avant tout des lieux d'adresses, qui les réduisent à récuser d'être l'objet dont on parle, avec la mort pour horizon,

avant d'advenir, dans l'après coup de leur subjectivation, les lieux inspirés des invites à plonger dans le « lent gage » où l'on parle.

Aristote évoque au principe de toutes les productions humaines l'intelligence, qui doit-on dire dérive du « Dit vain », lui même principe des choses naturelles, (du petit d'homme). Là où la nature se voit inspiratrice des théories d'une techné de l'outil, la nature du « lent gage », de sa synchronie signifiante dans sa diachronie signifiée, ne pouvait que faire advenir l'instrument de sa technique théorique, productrice de récursivité. Du simple de l'interjection au composé de la proposition, l'homme tend à la perfection de l'achevé, dans l'urgence toujours pressante de connaître ce qu'il en ira du tout de la fin. La langue advient la réunion suprême apte à fonder la communauté civile, en nommant les différentes communautés, selon non leur ordre ou leur rang, mais selon leur place dans la structure.

Tant qu'il se prenait pour un animal, apte à frayer, flairer, guetter, à voir, sans trop se préoccuper des traces et empreintes laissées par son corps, (au point qu'on peut se demander si ça n'est pas la domestication qui incite les seuls chiens à vouloir marquer leur territoire ?), apte à se contenter d'inspirer et d'expirer au gré des jeux de cache cache, qui lui servait d'abri contre les prédatations, il se sentait en harmonie, à l'unisson de la nature, qui impose la loi du plus fort, du plus rapide, du plus teigneux. C'était le temps du processus premier de la subjectivation humaine, où la parole se déployait sans s'encombrer des effets de l'écriture. Que lui prit-il de vouloir écrire avec ses mains sur des objets extérieurs à son corps la marque de ses anciens émois ?

Le père de la horde, lui au moins se contentait de brailler et d'imposer sa force, sans se préoccuper de savoir ce qui s'en écrivait dans le corps de ses semblables. Et voilà que ceux-là même, forts de s'être débarrassés de lui, voulaient tout soudain conserver la mémoire de leur exploit, d'autant plus grand qu'était sa force, en élevant le Totem apte à le ficher à jamais en terre.

Ce qui était sûr, c'est qu'ainsi ils avaient planté, érigé le lent gage de leur bonne foi, car indéniablement, l'érection de sa lettre, qui lui servait d'étendard marquant à jamais ce lieu précis de la terre, à qui il imposait au-delà de ses présences naturelles, la singularité proprement humaine de la marque du nom de la temporalité.

Ce qui était sûr, c'est que la spatialité infinie de l'errance primitive trouvait soudain sédentarité, non point tant autour d'une œuvre architecturale, qui au delà de sa géométrie et de son algèbre aurait évoqué sa topographie, mais autour d'une statuaire poétique qui venait métaphoriser une logotopie, un lieu du discours, ouvrant à une topologie, à un discours sur le lieu.

Que n'avait-il fait là, vouloir inscrire à jamais le meurtre du Père, qui délivrerait éternellement le message de son après coup, c'était certainement prendre là le risque d'une aliénation mortifère, dans la limite littorale du passage d'un univers de parole à un uni vers d'écriture.

L'homme qui, jusqu'ici, vibrait au seul bruissement de sa phonématique existentielle, comme un animal dont le chant se contentait de témoigner du souffle de sa vie, dans

le bonheur de jouer des seules diffractions différentielles des phonèmes incorporels, voulait maintenant imposer la marque de son vécu, de son passage dans le monde, de sa capacité grégaire à s'agréger pour faire face à la rigueur de la vie. Pourquoi avait-il quitté ainsi son vécu intrinsèque, rythmé par la succession du temps naturel, où il vivait tel un animal, des seuls émois du présent, dans l'illusion de la prestance de son Moi idéal, qui certes n'en subissait pas moins ses réductions métonymiques, ou la partie valait soudain pour le tout, comme ses effacements métaphoriques, ou une qualité lui tenait soudain lieu d'identité ? Car maintenant qu'il avait écrit une lettre dans l'univers, celle supposée marquer le nom de l'ancêtre, sa mémoire, celle-ci débordait sa signifiante, propageant ses « verschiebung », ses virements de signification métonymique, « le bâton », « la pointe », « le dressé », « l'Homo Erectus » surimposant ses « verdichtung » ses condensations métaphoriques, « le rapace », « le serpent », « le requin », « le dragon », au gré des fétiches ou phobies des lectures de chacun. Il était pourtant tranquille dans cet univers où ça ne faisait que parler, de ce dont on voulait bien parler, comme des pies qui jacassent, sans trop se préoccuper du regard extrinsèque d'un qu'en dira-t-on. L'action était instinctive, intuitive, dans des raisonnements qui n'empruntaient qu'à la semblance naturelle, ou l'on pouvait imposer son air comme un maître, flamber hystériquement comme le feu, rester obsessionnellement saumâtre comme l'eau, trouver la tempérance de la signifiante comme la terre. Les pérégrinations, même quand elles contournaient les mers pour découvrir de nouveaux continents, restaient dans l'intrinsèque d'un vécu local, sans qu'aucune représentation lisible des territoires parcourus président à leur cheminement. Meute, horde, tribu, troupe, voire peuple, la communauté transhumait, errant de territoires en territoires au gré de ses inspirations géographiques, dans la recherche des lieux de chasse et de cueillette que les groupes se désignaient, au gré surtout de la curiosité pour les mystères de l'inconnu, qui étendaient ses continents sous leurs pas. L'espace se parcourait sans historicité, la temporalité se réduisant aux aléas saisonniers.

Il fallait bien se fixer, car plus personne ne savait depuis quand ils marchaient. Certains même avaient le sentiment de tourner en rond, comme s'ils avaient voulu faire leur nid. Et puis ils sentaient bien que le chef n'avait plus aucun projet, jouissant trop d'imposer autoritairement son pouvoir exécutif, se prenant pour Dieu le Père, sans plus de jugement sur ce qu'il pouvait en aller de la fonction paternelle supposée concilier désir et loi, puisqu'il se sentait vis à vis d'elle totalement décomplexé. Que n'eut-il droit d'exercer droit de cuissage, puisque la communauté l'avait élu chef ? La quête des produits usuels ne suffisait plus à satisfaire les appétits d'émancipation, la nature avait aussi fait l'homme sociétal et même si le bien individuel paraissait toujours immédiatement plus désirable, le bien commun n'était pour finir pas si mal, à condition que pour atteindre à sa fin quelque chose y conduise. Car côté quelqu'un, on avait vu combien un meneur, à faire briller l'agalma des promesses de bien vivre, pouvait induire d'identification inconsciente, prête à le suivre au bout du monde, jusqu'à ce que mort s'en suive. La cité ne pouvait qu'être le fruit d'une disposition

raisonnable et permanente de chacun de ses membres, ayant finalement décidés de rester unis sous l'angle d'un bien commun.

Le meurtre s'était révélé nécessaire, tombant pour tous sous le sens.

Côté bonnes et mauvaises raisons, l'insatisfaction générale due à la techné de la fêrule de son fouet et de son crochet avait fait ruisseler la horde dans les pathologies les plus névrosées, hystérisation des souffrances en tout genre et autres paralysies d'inhibition.

Côté vrai ou faux, il était clair que ses promesses logorrhéiques n'avaient raviner que ceux qui avaient cru à sa démagogie. Côté bien ou mal, son absence totale d'éthique à l'endroit de ses ouailles, puisqu'il vivait en se servant selon son bon vouloir sur la bête, et donc pour finir son totalitarisme ne pouvait ravir personne.

De bonnes raisons à ne plus vouloir humer la haine allaient donc sceller l'accord implicite de cette communauté humaine.

Le « Dressé » était donc venu transcrire le meurtre du Père, de sa mémoire au Moi idéal interdit d'identification, qui devait venir sceller l'harmonie enfin trouvée entre la phone, le logos et l'ethos et garantir la circulation de la parole comme bien commun suprême de la cité. Mais dans l'oubli des transmissions des générations, sa place était maintenant ouverte, à sa lecture, qui relevait des singulières traductions de la multitude. Face à la Lettre érigée, chacun y allait de sa lettre. Les condensations allaient bon train, faisant glousser l'assistance, la force de l'écriture débordait les contours de la parole. La Lettre ruisselait de lettres.

Déjà qu'avec la parole, il était tenté de trouver quelques accessoires supplémentaires pour surligner l'assertif de sa mimique, des boucles en guise de jabots, des maquillages en guise d'inquiétants masques simiesques, des coiffes aux couleurs envoûtantes en guise de crêtes turgescents, voilà que le « Dressé » inscrivait en terre, la marque de sa civilité, l'obligeant à dresser les limites des territoires de la cité, accumulant les indices objectaux de sa communauté civile et des idéaux moïques auxquels il devait maintenant se conformer, en plus des objets, qu'il croyait être la propriété individuelle de son moi idéal. Il s'en était pourtant façonné des masques aux traits métonymiques de son ennemi, propre à concentrer toutes les malédictions à son endroit et même s'ils réclamaient sa foi, voire sa piété véritable, ils n'en généraient pas moins une surestimation de la pensée, garant de sa toute puissance.

Introjecter les contraintes de la loi de la parole, ne serait-ce que pour demander de ne pas mourir ne suffisait plus, il lui fallait maintenant projeter les contraintes où était supposé se tenir un objet commun, s'il voulait se faire aimer et accepter.

Il n'était plus temps de baguenauder au gré d'un vécu intrinsèque naturel, où il se battait bec et ongles, où le polymorphisme des pulsions sexuelles trouvait suffisant l'abri d'un buisson, d'où émanaient les dieux, puisque le désir s'alimentait des ébats d'un manque à être. La transgression de l'exogamie s'élevait maintenant menace pour toute la communauté, tout en étendant sa prohibition incestueuse à l'ensemble des femmes du groupe. Le « Dressé » présidait aux mystères de la fécondation, comme à ceux des envies pendant la gestation, prescrivant les interdits incestueux aux tendances sexuelles trop naturelles. Il faut dire qu'avec les jeux de cache cache des

dieux des buissons, la nomination des places dans la structure jouait pour tous les membres de la communauté errante. La parenté n'avait donc jamais désigné la consanguinité, mais des rapports sociaux donnant lieu à des mariages de groupe. Avec le « Dressé », les subdivisions des classes matrimoniales étendaient les prohibitions, jusqu'aux degrés purement spirituels de parenté.

Les amours d'enfance se devaient de se transférer sur des amours étrangères, au risque sinon que les fixations libidinales incestueuses n'enferment dans des complexes névrotiques. Des tabous non écrits, incompréhensibles, produits de Mana à la puissance mystérieuse, invitaient aux prohibitions religieuses sacrées. C'est qu'il fallait protéger les chefs comme les faibles du contact des cadavres, prévenir les troubles de la vie contre la colère des démons et inspirer les enfants à reconnaître les dangers. Permanents ou passagers, les tabous se répandaient contre les contagions des corps comme des esprits, dans l'ambivalence d'un sacré redouté pour ses mystères. Des impératifs catégoriques inquiétants venaient maintenant raviner les âges de la vie, dans la crainte commune du contact au sacré, comme à l'impur démoniaque. L'univers s'ouvrait aux phobies, qui fixaient nécessités internes des prohibitions immotivées, dans la confusion aux condensations propices, des contagions d'objets dans les dédales cérémoniels, où l'ambivalence à l'égard de l'objet aimé avait sombré dans l'oubli. L'inconscient n'ayant de cesse de se repaître d'actes prohibés, celui qui se risquait à les enfreindre devenait tabou lui-même, tant il excitait la jalousie. La violation ne pouvait rester impunie, amenant le mana à sélectionner les différences sociales pour mieux imposer son autorité aux désirs les plus intenses de l'homme. Le tabou à l'endroit du nom du père défunt en rendait ainsi certains compulsifs à l'endroit de leur propre nom, partagés par l'ambivalence affective entre la douleur consciente et la satisfaction inconsciente occasionnée par la mort.

La projection du conflit interne, drapant le « Dressé » externe, rehaussait d'autant l'interdit des injustices de sa tyrannie.

La conscience morale refoulait des désirs inconnus, générant l'angoisse névrotique où les tendances sexuelles souffraient des tendances sociales. A contrôler les idées, l'homme croit pouvoir contrôler les choses, puisqu'il a toujours une confiance démesurée dans la puissance du désir. Car le moyen de la parole dont il se sert valorise l'acte psychique même, en ajoutant le contact des similitudes de ses métaphores à celui des contiguïtés de ses métonymies.

Bien vite, les ordalies du « Dressé » qui présidaient à la socialité, devinrent serments présidant au religieux de la collectivité et sur l'autel des ancêtres, les Dieux dressaient à leur tour leurs sanctuaires, temples, basiliques, mosquées, forteresses, que rebâtiraient, successivement, avec les mêmes pierres, chaque monothéisme.

Le « Dressé » l'obligeait à se penser extrinsèquement, dans un Moi incertain, se vivant comme étranger à l'objet même de la condensation métaphorique qui l'étayait, puisqu'il ne se connaissait aucun objet commun, si ce n'est l'imprédictif objet du langage. Certes, il avait bien assimilé quelques rites et rituels, comme le port des bébés, la façon de marcher, pour ne pas ralentir la troupe, dont les coutumes servaient

toujours aux exigences militaires, les recettes de cuisine, qui détournaient les nécessités des besoins en les drapant du manque à être du désir du nom du père, mais son drap peau se contentait de masquer la nudité de sa condition.

Dans cet univers où il était incontournable plongé, qui était-il, puisqu'à vouloir parler de lui, il n'était pas le même que celui dont il parlait ?

Là où il se croyait le jouet de sa pensée, précisément il n'était pas, d'où son alibi à se parer de réalisme dans ses créations métonymiques. Et là où il pensait ce qu'il était, il ne pensait pas penser, s'ouvrant l'alibi de ses mascarades métaphoriques.

« S'il lui paraissait évident qu'il ne pouvait qu'accepter être dans son acte même, il ne pouvait douter qu'a se vouer à venir à l'être, c'est à s'y perdre qu'il y était, » disait Lacan. Les contenus de l'inconscient prennent vertu de leur vérité dans la dimension de l'être. « Kern unseres wesen ». Il n'est pas recommandé de s'entretenir dans la méconnaissance. « La métaphore fixe dans le symptôme, la signification inaccessible au sujet conscient, quand le désir éternellement tendu, trouve fixation dans une métonymie » fascinante ou phobique. Dans cette indestructibilité du désir inconscient, la remémoration d'une exigence oubliée, d'un désir mort insistait de son éternel retour. La psychanalyse venait dévoiler ce « Deus ex machina » à celui qui voulait lire : La machine de l'écriture régissait le régisseur lui-même.

« Le Moi qui se distinguait jusqu'ici des inerties coaptatives de son imaginaire narcissique, qu'il concentrait contre l'inconscient, n'opérait plus qu'à couvrir le déplacement qu'il était comme sujet, d'une résistance au discours comme tel. »

Moi pas ça. Il s'était habitué au Réel, mais sa vérité, il préférait la refouler. Mais le « vide de l'être, avait posé avec lui, la question à sa place », le délaissant dans un manque à être, aux mystères de ce qui était attendu qu'il soit.

Dans ce transfert, l'inconscient ravissait de ses floraisons intellectuelles, aux jeux de ses connexions, substitutions et condensations. La captation par le père idéal avait cessé d'aliéner la subjectivation à jouir de la perte, dans la répétition de sa servitude, la place s'ouvrait aux idéaux manquants, dans l'acceptation des motions du ça, puisque la visée était le lien social.

Comment allait-il concilier ses désirs inépuisables et les interdits, dont venaient maintenant lui témoigner toutes les portes dressées dans la cité ?

A l'image de la récursivité propre à la parole, l'écriture voulait elle aussi générer à l'infini la fonctionnalité de son protocole. Lois de la logique et grammaire supprimaient les désignations propre à différencier les homophonies, en y substituant des nominations, au point que la mathématisation réfléchissant sur elle-même, comprenant qu'elle comprend et le mode par lequel elle comprend, se jouait des lettres sans plus d'adresse, ni signifié. Le homme était submergé par les translittérations prolifiques qu'amoncelait son histoire, confrontant son moi idéal à tous les idéaux que soulevaient ses blasons, au point de le rendre maniaco-dépressif au gré de ses assimilations ou de ses inhibitions.

C'est que jusqu'ici, à l'image des animaux, de la nature, il s'était au mieux servi d'outils pour résoudre les besoins de son vécu intrinsèque, des prolongements de ses

mains ou de ses pieds, qu'il pouvait chérir intimement, comme dans une relation autoérotique narcissisante. Il en jouait dans un langage aux traditions corporelles, manuelles, physiques et voilà que maintenant l'écriture s'offrait comme un instrument propre à lui réfléchir dans l'après coup la signifiante de ses actes, le contraignant dans le vécu extrinsèque où elle l'immergeait, à prendre acte de son effacement, comme de son oubli.

Il parlait maintenant pour lire, lisait pour parler et écrire et créer le monde. Mais l'instrument vivait aussi pour son propre compte, générant d'autres instruments, flots de lettres digitalisées, au point que les logiciels de traitement de texte se rataient, ou bien manquaient d'épistémés, comme d'éléments syntaxiques. Au point que la mémoire échouait à pouvoir écrire du non nommable ou encore écrivait de l'illisible, facilitant l'oubli.

Ce qu'il avait ainsi signé était l'avènement politique de sa socialité, dont la condition existentielle lui imposait finitude.

Le Totem initiait à une valeur d'hommage, une valeur garante de la bonne foi, ouvrant à une valeur d'usage social, dans une valeur d'échange à l'Autre monde, celui de Dieu non le père, mais Dieu La Signifiante. La psychanalyse révélait que l'essence politique de l'homme est le plus de jouir, qui tenait à son énonciation, soit au « a » du fantasme, par quoi le sujet se posait comme cause de lui-même dans le désir.

Avec l'écriture s'ouvrait le marché du travail, qui allait transformer et dès lors réussir à thésauriser le plus de jouir de la parole en plus value de l'écriture.

Parole $J\phi \rightarrow (J\Phi \rightarrow + \text{ de } J)$

Écriture $J\mathbb{A} \rightarrow (J\mathbb{A} \rightarrow \text{ Plus value})$

L'acte analytique se déploie dans la faille entre ce qui se dit et ce qui ne s'écrit pas ou s'inscrit sans être lu, produisant l'irruption du silence dans la parole, où se lit et s'écrit le rapport sexuel qu'il n'y a pas. La pratique ne s'appuie pas d'une théorie pré-établie d'une cure type, mais seulement forte de quelques invariants structuraux concernant les effets d'objets et de sujets au gré des discours, elle questionne sans fin ce qui ne s'écrit de ne pas être lu, l'effet du non nommé de la lettre, dont le vide enveloppe de manque les lisibilités signifiantes.

Du « ça » parle au « je » parle, la subjectivité se reconnaît métonymie de la nature et clame la vérité de son énonciation, du souffle de son élan vital, comme subjectivité génériquement collective. Là, la parole est imprédicative, récursive, se saisissant comme le furet, dans une jouissance non thésaurisable.

Du « ça » écrit au « nous » lisons, la subjectivité se projette métonymie de l'humanité. Là, elle fantasme de laisser la marque, qu'elle veut individuelle de la singularité de son nom. Là l'écriture imprime la prédicativité de ses lettres qui se dupliquent à l'infini dans l'amoncellement de leur plus value.

La subjectivité gît entre les deux, sous l'égide de la castration de son manque à être, entre les deux signifiants aux inerties différentes de sa métaphormose.

Avec la parole on touche à l'essence naturelle de la subjectivité, à sa dimension collective, politique et donc à l'introjection générique d'un Moi idéal, un parl'être, un bien commun, la fonction signifiante elle-même, qui fleurit au vécu intrinsèque de nos existences biologiques et politiques.

Avec l'écriture on atteint au sens de la nature subjective, dans un vécu purement extrinsèque, où se lit l'érection de l'agalma totémique, les fonctions imaginaires de sa puissance symbolique, de ses idéaux du Moi, une parlettre, qu'elle projette sur le monde dans la valorisation de son individualité, qui entasse ses lettres trébuchantes à l'abri des îles vierges.

Entre les deux n'en demeure pas moins la castration, l'incontournable effacement de tout sujet dans l'opérateur de sa traduction.

La logorrhée politico-médiatique, soit propagandiste, exige pourtant des temps de pose, si elle veut un tant soit peu lire ce qu'elle écrit.

Dieu la Signifiante serait ce qui serait. Rien qu'on suppose.

Mais l'ontologie fait effraction par l'entremise de l'Etat, qui appréhende la subjectivité, sous le sceau du statut et lui refile une lettre, un chiffre, une couleur, comme identifiant, comme identité. La lettre néo libérale, fastueuse pour quelques uns, austère pour tous, si elle n'est pas nommable, sauf à la nommer arobase, est loin d'être sans signifié, quand elle s'imprime sur les corps.

Au delà de celles qu'on laissent mourir sur les trottoirs des villes, les subjectivités étouffent dans des camps à domicile, dont la seule échappatoire reste les trajets souterrains de quelques RER. Du dodo au boulot, où elles s'épuisent dans le travail répétitif, qui les réduisent non à l'animalité dont la détresse intrusive fait froid dans le dos, mais à la psychose machinique, d'agir sans actes. La bulle immobilière entretient les fantasmes de survie individuelle et détourne les forces de travail. Aucune économie de dépenses énergétiques n'étant envisagée, pour pallier et dénier la castration, sévissent les compensations paranoïaques narcissiques, qui à coup de tanks attaquent les townships, qui à coup de lettres à fragmentation détruisent les villes sous leurs bombardements diluviens. Jusqu'au Totem Atomique, dont le Réel déjà métaphorique de sa facture humaine ajoute la crainte de l'advenue d'un Réel ultra rationnel, au risque de ses fissurations.

Nos civilisations laissent fleurir les écritures au seul gré de leurs plus value, dans une propriété individuelle toujours accrue, nous entretenant dans une jouissance qu'il ne faudrait pas s'il n'y avait que celle là.

Quand les « a » du fantasme viennent à s'écrire @ aux promesses de rencontre sexuelle, les objets se matérialisent stériles, jetables, à usage unique, accumulant le consumérisme ambiant dans la quête du viagraïl trompeur. Mais @ inquiète la subjectivité sur ce que fait sa compagne, l'empêchant de travailler.

A la privatisation des profits, s'ajoute la collectivisation des pertes, dans les méandres des détournements de fonds publics tenus sous le sceau du secret des Raisons d'Etat. S'il faut se débarrasser du totalitarisme de la finance biologico-militaro-industrielle, alors il faut s'attaquer à son appropriation des brevets technocratiques, qui appartiennent à l'essence commune, générique, politique de tous. Il faut s'attaquer à

ses discours démagogiques, qui vident les temps de cervelle et font croire nécessaire la publicité des médicaments.

« La prudence personnelle est difficile. La prudence sociale...l'est beaucoup plus encore. » nous dit le bon docteur. C'est dans la prudence de la pratique de la cure, dans le silence sans suppositions, que se produiront la levée des refoulements, la levée des interdits, comme celle de la méprise du sujet supposé savoir, qui entravent l'émancipation. Et nous savons que l'analysant est toujours très prudent concernant son bien propre.

Mais il est aussi un sujet politique, n'étant pas sans savoir que son bien propre est avant tout le bien général. Dès lors, il lui faut tel un homme politique, non suivre une idéologie, fût-elle érudite, mais agir et parler avec sagesse, au sens d'une éthique du désir. Soit lire ce qui s'inscrit à l'insu sur les corps, pour l'écrire autrement.

Le désir de l'a politique, c'est quand les vides et les manques se cernent dans le savoir, induisant le désir d'aller lire le refoulement originaire de notre condition politique de parl'être, qui s'inscrit à l'insu et qui revient perplexité dans l'après coup d'une subjectivité en mouvement, retour de refoulé d'une lettre pas nommable.

Le désir de l'a politique, c'est l'offre de la psychanalyse aux citoyennisants, afin qu'ils appréhendent sans trembler ce qui touche, puisque nul ne peut s'en accaparer la propriété.

Le désir de l'a politique, c'est d'inspirer le ni ni de la psychanalyse au champ politique. Ni théorie, ni pas de théorie, ni pratique, ni pas de pratique.

Ni communisme, ni pas de communisme, pour ne pas oublier la nature génériquement politique du n'homme.

Ni capitalisme, ni pas de capitalisme, pour préserver sa finitude individuelle, qui ne se repaît que de l'art de jouer avec les lettres.